

De l'Alcoolisme en Basse-Bretagne (en particulier dans le Finistère)

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 7 Décembre 1927

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Antoine SALAÛN

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Diplômé d'Hygiène et de Microbiologie de l'Université de Lyon

Né le 15 Mai 1903, à Daoulas (Finistère)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

—
1927

DE L'ALCOOLISME EN BASSE-BRETAGNE
(EN PARTICULIER DANS LE FINISTÈRE)



Digitized by the Internet Archive
in 2026

De l'Alcoolisme en Basse-Bretagne

(en particulier dans le Finistère)

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 7 Décembre 1927

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Antoine SALAÜN

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Diplômé d'Hygiène et de Microbiologie de l'Université de Lyon

Né le 15 Mai 1903, à Daoulas (Finistère)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIQU

42, Quai Gailleton, 42

1927

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Doyen honoraire M. L. HUGOUNENQ.
 Doyen M. J. LEPINE.
 Assesseur M. ROLLET.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, ROQUE, BARD, LANNOIS.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. PIC.
Cliniques chirurgicales	PAVIOT.
Clinique obstétricale et Accouchements	TIXIER.
Clinique ophtalmologique	BERARD.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	VORON.
Clinique neurologique et psychiatrique	ROLLET.
Clinique des maladies des enfants	NICOLAS.
Clinique des maladies des femmes	LEPINE (J.).
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURIQUAND.
Clinique des maladies des voies urinaires	VILLARD.
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie	COLLET.
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	ROCHET.
Chimie biologique et médicale	NOVE-JOSSERAND.
Chimie organique et Toxicologie	CLUZET.
Matière médicale et Botanique	HUGOUNENQ.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	MOREL.
Anatomie	BRETIN.
Histologie	GUIART.
Physiologie	LATARJET.
Pathologie interne	POLICARD.
Pathologie et Thérapeutiques générales	DOYON.
Anatomie pathologique	X.
Chirurgie opératoire	CADE.
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie	X.
Médecine légale	PATEL.
Hygiène	ARLOING (F.).
Thérapeutique, hydrologie et climatologie	Etienne MARTIN.
Pharmacie	COURMONT (P.).
	SAVY.
	LEULIER.

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe	MM. VALLAS.
— — — Prépédeutique de gynécologie	CONDAMIN.
— — — Chimie minérale	BARRAL.
— — — Urologie	GAYET.

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Anatomie topographique	MM. THEVENOT (Léon)
Puériculture et hygiène de la première enfance	RHENTER.
Chirurgie expérimentale	TAVERNIER.
Stomatologie	TELLIER.

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
GARIN.	ROUBIER.	DUNET.	DUFOURT.
TRILLAT.	FAVRE.	CHALIER (André).	GABRIELLE.
SARVONAT.	BONNET.	CHALIER (Joseph).	MANCEAU.
FLORENCE (G.).	RHENTER.	NOEL.	MARTIN (Joseph).
ROCHAIX.	MAZEL.	CHEVALLIER.	ROCHET (Ph.).
CORDIER (V.).	SANTY.	DUMAS.	WERTHEIMER.
		DEVIC.	

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THESE



MM. COURMONT, président ; ROCHAIX, assesseur
 CORDIER et DEVIC, agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

Témoignage de mon infinie tendresse et de ma profonde reconnaissance.

A MON FRÈRE ET A MA SŒUR

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE
MONSIEUR LE PROFESSEUR PAUL COURMONT

*Médecin des Hôpitaux,
Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine,
Membre correspondant de l'Académie de Médecine,
Officier de la Légion d'honneur.*

Il nous a fait le grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse ; nous le prions de croire à notre respectueuse gratitude.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ ROCHAIX

*Inspecteur départemental de l'Hygiène publique,
Chevalier de la Légion d'honneur.*

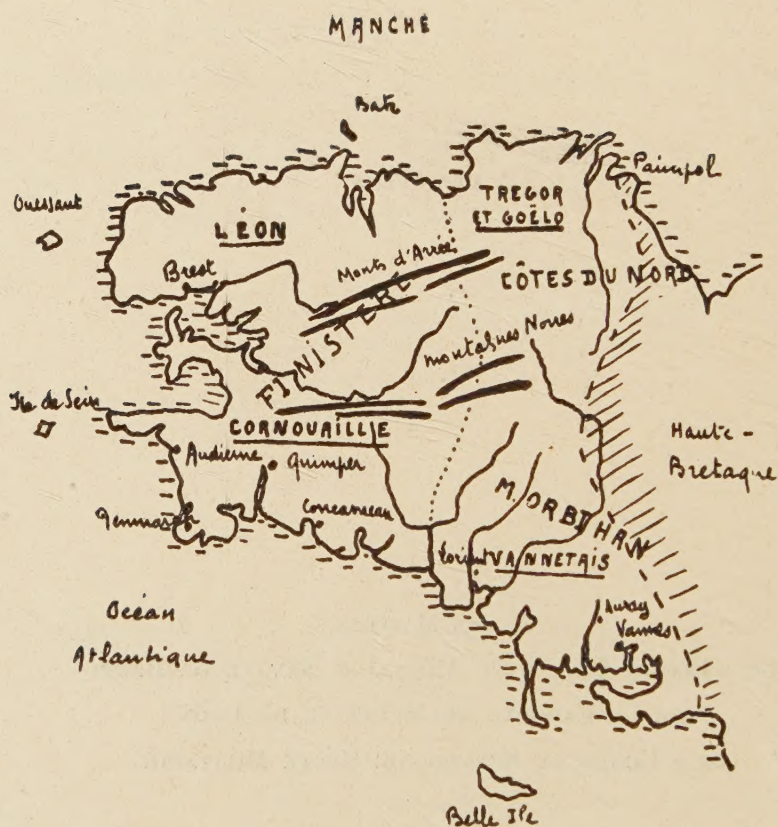
Il nous a toujours accueilli avec la plus grande bienveillance et a bien voulu nous accorder, dans la rédaction de ce travail, l'aide précieuse de ses conseils.

Nous l'assurons ici de notre respectueuse reconnaissance.

A MES JUGES

A MES MAITRES

DE L'ECOLE ANNEXE DE MÉDECINE NAVALE DE BREST
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON
DE L'ECOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE



BASSE-BRETAGNE

DE L'ALCOOLISME EN BASSE-BRETAGNE
(EN PARTICULIER DANS LE FINISTÈRE)

INTRODUCTION

Située à l'extrémité occidentale de la France, la *Bretagne* comprend la *Haute-Bretagne* dont les habitants parlent le patois gallo et la *Basse-Bretagne*, encore appelée *Armorique*, où la langue bretonne est en usage.

La Basse-Bretagne se distingue nettement de sa voisine, non seulement par l'emploi que ses habitants font de la vieille langue celtique, mais aussi par le caractère même du peuple qui vit sur ce sol, ses mœurs et ses coutumes.

Limitée au Nord par la Manche, à l'Ouest et au Sud par l'Océan, à l'Est par une ligne conventionnelle partant de Paimpol pour aboutir à l'embouchure de la Vilaine, la Basse-Bretagne n'est rattachée à la Haute-Bretagne que par une étroite bande de terre de 93 kilomètres allant de la baie de Saint-Brieuc au golfe du Morbihan.

L'Armorique est sectionnée en compartiments distincts. Il est d'usage d'envisager des divisions naturelles, historiques et politiques. La division naturelle, un peu élémentaire et simpliste, celle qui s'im-

pose aux gens du pays, c'est la division du pays de la mer (*Armor*) et du pays de l'intérieur ou pays des bois (*Argoat*), division acceptable, car elle répond à un ensemble de faits physiques et sociaux qui se groupent assez bien sous les deux dénominations.

Historiquement et linguistiquement, la Basse-Bretagne se subdivise en quatre régions : au Nord : le *Léon* d'une part, le *Trégor* et *Goëlo* d'autre part, au Sud : la *Cornouaille* et le *Vannetais*.

Au point de vue politique et administratif, la Basse-Bretagne comprend le département du *Finistère* en entier, une partie des *Côtes-du-Nord* et une partie du *Morbihan*. Le Finistère a été formé en mars 1790 de l'Evêché de Léon, d'une grande partie de la Cornouaille et de trois communes de l'Evêché de Vannes.

La Basse-Bretagne, pays de la mer sauvage, des landes brumeuses, des durs granits, a marqué son empreinte sur les hommes qui y vivent. C'est elle qui a donné aux Bretons la volonté tenace, l'esprit énergique et rêveur, le fatalisme superstitieux qui les caractérisent. Mais si l'on a toujours reconnu au peuple breton une grande valeur morale, on lui a, en retour, attribué une méconnaissance absolue des règles de l'hygiène et les traités médicaux font, hélas, trop souvent mention de la Bretagne en la citant comme un lieu d'élection des maladies infectieuses et contagieuses.

Au Moyen Age, la Bretagne fut, avec l'Aquitaine, la province de France où la lèpre sévit avec le plus de violence. Aujourd'hui, cette maladie, bien qu'atté-

nuée, subsiste encore dans certaines régions du Finistère. Les fièvres éruptives (rougeole, scarlatine, varicelle...), la méningite cérébro-spinale y sont plus communes que partout ailleurs. La fièvre typhoïde, les dysenteries y règnent à l'état endémique et les épidémies y sont fréquentes. On y a même signalé des foyers de typhus exanthématique.

L'hygiène corporelle est des plus élémentaires, le peuple bas-breton négligeant complètement les soins de propreté. Aussi observe-t-on nombre d'affections cutanées, telles que : l'impétigo, vulgairement la toque (*an doken*), la gale, le favus « de toutes les teignes celle qui mérite le plus le dégoût qu'elles inspirent, car il s'agit bien ici d'une maladie due à la misère et à la malpropreté ». (Guiart. Parasitologie).

Ce manque d'hygiène absolu se manifeste de façon plus évidente encore dans le développement des grands fléaux sociaux : mortalité infantile, tuberculose et alcoolisme.

La race saine et vigoureuse qui peuple la Basse-Bretagne est menacée par ces trois grands maux. La mortalité infantile est considérable, en particulier dans le Finistère. La tuberculose rare autrefois en Bretagne semble s'être répandue au cours du siècle dernier. Son extension prend une allure rapide. Les pertes dues à la mortalité tuberculeuse vont sans cesse croissant et atteignent des proportions inquiétantes. Nous y reviendrons au cours de ce travail en exposant leurs rapports avec l'alcoolisme.

L'alcoolisme sévit en Bretagne avec une intensité telle qu'il importe de dresser toutes les énergies con-

tre ce redoutable danger social. Le Bas-Breton semble avoir définitivement acquis cette réputation d'ivrognerie et d'alcoolisme :

« O Bretons, Bas-Bretons paillards et ripailleurs » qu'avouait Frédéric Le Guyader lui-même, poète du terroir breton. On ne peut se le dissimuler, si l'on n'y apporte un remède immédiat, la race bas-bretonne va décliner et mourir lentement comme la race normande.

Au terme de nos études, il nous a paru intéressant d'étudier le mal effroyable qui la ronge. Certes notre travail est incomplet; nous nous sommes efforcés de le faire le plus consciencieusement possible, en nous entourant de documents d'une valeur objective, en puisant à des faits d'une longue et impartiale observation et en nous reposant sur des statistiques officielles.

Nous exposerons ce travail suivant le plan qui nous paraît le plus logique :

Chapitre I. — Données historiques. La consommation. Les boissons consommées.

Les quantités consommées.

L'alcoolisme dans les deux grandes classes sociales : chez les paysans, chez les marins.

Chapitre II. — Des causes :

Les conditions d'existence.

Le psychisme du paysan, du marin breton.

Les causes favorisantes.

Chapitre III. — Des conséquences :

Mortalité infantile.

Tuberculose.

Aliénation mentale.

Criminalité.

Chapitre IV. — Des remèdes. Aperçu prophylactique.

Conclusions.

Il importait de dresser le bilan de l'alcool. La tâche était peu aisée et nous n'avons pu la mener à bien que grâce à l'extrême bienveillance d'excellents praticiens qui nous ont communiqué les observations recueillies au cours d'une longue expérience.

Il nous est un devoir d'adresser nos remerciements à MM. les Docteurs Ropers, de Camaret-sur-Mer, qui nous a inspiré le sujet de cette thèse; Lenoble, médecin des Hôpitaux de Brest, membre correspondant de l'Académie de Médecine; Guillemot, sénateur du Finistère; Castel, de Daoulas; Ponthet, du Dispensaire central antituberculeux du Finistère, et à tous ceux qui nous ont donné l'appui de leur compétence. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de notre grande reconnaissance.

Nous remercions tout particulièrement M. le Docteur Lagriffe, médecin chef de l'Asile départemental du Finistère, qui s'est toujours passionné à l'étude de l'alcoolisme dans le Finistère. Il a bien voulu nous communiquer les documents et statistiques officielles s'y rapportant. Nous le prions d'agréer l'hommage de notre gratitude pour les bons conseils qu'il nous a donnés.

Que nos maîtres bienveillants, M. le Professeur Paul Courmont, qui nous fait le grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse, M. le Professeur Rochaix, qui nous a toujours accueilli avec la plus

grande obligeance et nous a permis de faire toutes les recherches bibliographiques à l'Institut d'Hygiène, reçoivent ici l'expression de notre profonde reconnaissance pour le lumineux enseignement qu'ils nous donnèrent au cours de la préparation du Diplôme d'Hygiène de l'Université de Lyon.

CHAPITRE PREMIER

Historique - Consommation d'alcool L'alcoolisme dans les différentes classes sociales

HISTORIQUE. — Il semble qu'en Bretagne, la prédisposition à boire est vieille comme le peuple breton lui-même. Le goût de boire et l'habitude d'abuser des spiritueux y sont plusieurs fois séculaires. De tout temps, les poètes ont chanté dans la langue celte le flip, le cidre, l'hydromel. Les vieux mystères bretons mettent fréquemment en scène des ivrognes. Ceux-ci représentent par conséquent des types locaux que l'histoire et la géographie médicales ne peuvent passer sous silence. A partir du ^{xvii}^e siècle, après la réunion de la Bretagne à la France, l'existence de l'ivrognerie est confirmée et signalée comme un vice général. « L'ivrognerie, dit M. Baudrillart, était établie à demeure au ^{xvii}^e siècle comme dans les siècles précédents et ce vice s'est perpétué peut-être en

s'aggravant. » Nicole, dans ses Lettres à Mlle de Fontpertuis, affirme qu' « être ivrogne et être breton, c'est tout un ». Au moment des Etats, Mme de Sévigné raconte qu'entre midi et deux heures on ne trouve plus à qui parler en Bretagne. A la même époque, les commissaires du Roi et le duc de Chaulnes se plaignent de ce que les membres de la noblesse eux-mêmes « passent la nuit à yvrogner ». En 1639, le Parlement de Bretagne ému de l'étendue du mal soumet l'eau-de-vie au *devoir*. Mais la consommation des spiritueux ne fait que s'accroître et devient considérable au cours du XVIII^e siècle. Aucune classe de la société ne fait exception à la règle. Le bas clergé lui-même a des habitudes d'intempérance telles que Mgr de Ploëuc, évêque de Quimper et comte de Cornouailles, prend des mesures sévères qu'il publie dans les Statuts et Règlements synodiaux de 1710 (Art. XVI) :

« Nous voyons avec douleur que les ecclésiastiques de notre
« diocèse qui doivent garder plus étroitement les règles de la
« tempérance et de la sobriété chrétienne, et par cette vertu
« soutenir et édifier les laïques leur sont devenus un sujet
« de chute et de scandale : c'est ce qui nous oblige à nous
« élever avec plus de force contre ces yvrognes scandaleux
« et criminels aux yeux mesmes des libertins et, désespérans
« que les exhortations et les avertissements que la charité
« pastorale nous suggère produisent aucun fruit dans ceux
« qui paraissent avoir entièrement oublié leur état et leur
« profession, nous défendons sous peine de suspension d'une
« année entière à tous les ecclésiastiques de notre diocèse de
« paroître dans les Eglises étant yvres durant les offices
« divins, les dimanches et festes, de visiter les malades ou de
« conférer quelque sacrement en cet état. »

La suspension de huit jours ayant paru insuffisante pour empêcher les prêtres d'entrer au cabaret, Mgr de Ploëuc déclare suspens et interdits, pour un mois, *ipso facto*, tous les ecclésiastiques qui boiront en public.

En 1794, Cambry dans une étude intitulée : *Voyage dans le Finistère*, nous montre le paysan breton sortant « des fossés, des marres, des cloaques où l'ivresse l'a précipité ». « Les cultivateurs, écrit-il, boivent du cidre sans ménagement, il faut vider une barrique le jour où l'on vient de la percer. »

Au xix^e siècle, tous les auteurs écrivant sur la Bretagne, n'omettent pas de signaler « le vice breton, l'intempérance ». (H. Baudrillart, 1885), « l'ivrognerie, le chancre qui ronge cette race robuste » (Yves Kano, Les populations bretonnes, 1886).

Au xx^e siècle, hélas, rien n'est changé, peut-être boit-on de quantités moins considérables à la fois, peut-être s'enivre-t-on moins, mais la consommation d'alcool progresse et dans quelles proportions. Puisse cette étude en faire foi.

LES BOISSONS CONSOMMEES. — Nous étudierons successivement les boissons fermentées (cidre, vin, hydromel) et les boissons distillées.

Le cidre provient de la fermentation du jus de pommes. Ce qui le caractérise, c'est surtout son acidité due aux acides malique et tartrique (0,25 %). Il titre en moyenne 6° alcooliques par litre. On admet qu'il existe deux variétés de cidres, le cidre doux et le cidre amer « c'huero » : le premier coloré, pétillant, « doux à l'œil, au gosier délectable » ; le second,

amer, dur, plus estimé des buveurs sans doute parce que plus alcoolisé.

La production du cidre est en constante progression. En 1796, dans le district de Quimper, il ne suffisait pas aux besoins des habitants. En 1840, la production dans le Finistère atteint 79.774 hectolitres, en 1921, 594.258 hl. La consommation est de 40.672 hl. en 1840, de 253.828 hl. en 1921. L'excédent est destiné à être exporté ou à être distillé.

Trois zones sont à envisager dans la culture du pommier : 1. *Le Nord*. Dans le Léon, la production est pour ainsi dire nulle. Dans le Tregor, elle est importante et certains cidres sont réputés, en particulier ceux de Plouegat-Guerraud; 2. *le Centre*. Insignifiante dans les cantons de l'intérieur, l'exploitation du pommier est très importante dans les cantons les plus occidentaux, ceux de Chateaulin, de Briec, du Faou; 3. *le Sud* enfin qui semble être la terre privilégiée du pommier à cidre. Cette culture est de première importance dans les cantons de Fouesnant, Concarneau, Quimperlé, Pont-Aven, Rosporden, moyenne dans les cantons de Briec, Douarnenez, Pont-Labbé où la production ne suffit pas à faire face aux besoins locaux.

De tout temps on a accordé au cidre des vertus hygiéniques. Dès le ^{xv}e siècle, il fut recommandé comme boisson thérapeutique et son pouvoir curatif était mis à contribution dans la cure de la lithiase urinaire. Boisson hygiénique, peut-être, mais à la condition qu'elle soit préparée rationnellement et proprement (ce qui est rarement le cas), mais surtout

à la condition qu'il en soit usé avec modération. Les conditions défectueuses de fabrication (l'eau de mare toujours infectée, parfois souillée de purin, de déjections animales, est fréquemment employée dans ce but), l'acidité et le degré alcoolique du cidre nous incitent à croire que l'usage immodéré de cette boisson entraîne des inconvénients majeurs. Cet usage serait-il étranger à la grande fréquence de la fièvre typhoïde et du cancer de l'estomac dans notre pays?

A partir du cidre que l'on fait bouillir avec du sucre et de l'eau-de-vie en proportion variable, souvent effrayante, se prépare le « flip » destiné à être consommé brûlant au cours des classiques veillées bretonnes, dans le but de réchauffer les corps transis, de permettre aux conteurs de narrer les « merveilles » et les « rimodelles » transmises de génération en génération. On conçoit quel danger peut constituer semblable breuvage.

Fait curieux, la Bretagne fut pendant longtemps un pays de vignes. « Autrefois, au Moyen Age, écrit Henri See, on relève l'existence de vignes fort nombreuses dans toutes les parties de Bretagne, dans des régions qui de nos jours n'en possèdent plus. Au xiv^e siècle, on plante encore des vignes et jusqu'au xv^e l'exploitation des vins bretons donna lieu à un commerce considérable. » En 1514, dans une « description du royaume de notre Bretagne Armorique », Alain Bouchard écrivait : « Les forêts de Bretagne sont peuplées de venaison et de gibier à foison et en plusieurs lieux y croissent les vins en

habondance pour fournir les habitants si ils s'en vouloient contenter. » Actuellement la vigne ne mûrit plus. En certains points subsistent des plants de vigne isolés, mais dont les fruits n'arrivent pas à maturation. Ce fait paraît dû à une variation du climat dans le temps, tout se passant comme si la limite de culture de la vigne reculait progressivement vers le Midi.

Quoi qu'il en soit, la consommation du vin est beaucoup plus importante qu'on ne le pense au premier abord. Avant la guerre, le Léon, qui ne produisait pas de cidre, était le pays de consommation de vin, mais le cultivateur ou le marin a pris à la guerre l'habitude du vin et progressivement l'usage s'est étendu à toute la Basse-Bretagne. En 1914, la consommation de vin dans le Finistère est de 210.671 Hl., en 1919, elle est de 340.978 Hl., en 1926, de 684.559 Hl. Il s'agit presque uniquement de vins importés d'Algérie et plus ou moins modifiés par les intermédiaires. Il est à remarquer que le Bas-Breton affirme un goût de plus en plus marqué pour le vin blanc.

Le rôle de la bière dans l'alcoolisation de la Bretagne paraît assez faible.

L'hydromel, la première boisson fermentée connue, la boisson rituelle au cours des anciennes cérémonies druidiques, subsiste encore aujourd'hui dans une région assez nettement délimitée de Basse-Bretagne, l'arrondissement de Quimperlé, zone qui aurait une tendance à remonter vers Quimper et Briec, plus au Nord. L'hydromel appelé « souchen » ou encore « dour ven », est un breuvage préparé avec de

l'eau et du miel, qu'on laisse fermenter plusieurs jours et auquel on mêle de l'eau-de-vie. Théoriquement, il devrait titrer un degré alcoolique de 4° à 5°. Pratiquement, il n'en est pas ainsi, comme nous le disait M. le docteur Lagriffe, médecin de l'Asile de Quimper, qui, au cours d'une expertise médico-légale, fit analyser de l'hydromel saisi dans deux cabarets de Rosporden, le 12 janvier 1922. Les titres alcooliques des deux échantillons prélevés étaient respectivement de 14°9 et de 10°6 par litre. Les ivrognes parlent de cette « liqueur divine » avec admiration, car elle grise très vite et procure une ivresse stupéfiante due très probablement à la nocivité des miels sauvages sélectionnés en vue de sa fabrication.

Le principal danger provient de la consommation des boissons distillées : eaux-de-vie de cidre ou calvados, eaux-de-vie diverses, alcools fantaisie, en un mot du vin de feu, du sinistre « gwin ardent ».

Le privilège des bouilleurs de cru supprimé par voie d'extinction en 1915, rétabli en 1923, accorde aux anciens combattants le droit de distiller en franchise 10 litres d'alcool pur. Tous ont utilisé ce droit et souvent en plus celui d'un voisin complaisant qui n'avait pas de récolte. On s'est d'abord servi du marc de pommes, puis du cidre lui-même dans les années de surproduction et de mévente. Il n'est pas de petite ferme qui ne brûle aujourd'hui une grande partie de sa récolte de pommes. L'alambic roulant — n'évoque-t-il pas la charrette de la mort des vieilles légendes (Kar an Ankou) — passe à époque déterminée dans chaque bourgade et ce sont alors jours de

liesse annonceurs d'abondance. Le nombre des bouilleurs de cru n'a cessé de croître depuis la guerre. De 3.821 en 1919, il a passé à 12.520 en 1921, et à 16.508 en 1923. Triste encouragement à l'alcoolisme familial. Le nombre des cabarets ne suffirait-il pas à apaiser la soif d'alcool du peuple bas-breton ?

Il faut ajouter à cette consommation d'eau-de-vie de cidre, des quantités importantes d'alcools fantaisie, de cognacs, de « blanches », de « vulnéraires », d'autant plus appréciés des populations bretonnes qu'ils ont un goût plus âcre et plus fort.

L'usage des apéritifs, des liqueurs semble d'importation récente en Bretagne. Limité aux groupes urbains, il y a une vingtaine d'années, il tend à se répandre dans les campagnes où les jeunes gens, les femmes, affectent un penchant marqué pour ces boissons prétendues « douces », alors que les adultes, les vieux restent fidèles à la boisson « forte » (hini cre), à la « goutte », à l'eau-de-vie.

Nous rapportons ici les statistiques officielles de consommation, dressées par les soins de l'Administration des Contributions Indirectes et que le Docteur Lagriffe nous a communiquées. Ce tableau portant sur plus d'un siècle nous renseigne sur la progression constante des chiffres, encore que ces chiffres n'aient qu'une valeur minimale puisqu'il ne s'agit que de la consommation officielle, qu'il faut y ajouter des chiffres d'évaluation toute relative, représentant les quantités échappant à tout contrôle; nous voulons parler de l'alcool des bouilleurs et de l'alcool produit et consommé en fraude.

*Statistique de la consommation en vin, cidre et alcool
à 100° dans le Finistère depuis 1824.*

ANNÉES	Population	Vin Hectolitres	Cidre Hectos	Alcool à 100° Hectos	Alcool distillé par tête et par an	Alcool total par tête et par an
1824	482.049	82.276	55.382	7.956	1 litre 6	4 litres.
1826	487.647	91.911	42.169	9.366	1,9	4,3
1829	491.804	93.632	71.803	11.143	2,2	4,9
1834	524.396	86.733	71.284	12.338	2,3	4,7
1837	546.955	74.786	96.940	13.559	2,4	4,8
1843	576.068	88.231	71.137	16.897	2,9	5,1
1847	610.725	78.102	66.270	16.350	2,6	4,5
1850	612.521	81.062	119.124	17.348	2,8	5,2
1852	617.710	78.218	125.811	16.985	2,7	5,1
1857	607.033	44.299	30.648	21.180	3,4	4,4
1862	627.304	65.020	117.667	23.452	3,7	5,8
1867	662.485	101.454	128.422	27.929	4,2	6,6
1873	642.963	115.723	75.967	29.635	4,6	7,1
1878	666.106	113.018	128.817	32.839	4,9	7,7
1882	681.564	113.178	156.075	36.275	5,3	8,6
1887	707.820	127.266	130.780	38.017	5,3	8,1
1892	727.012	122.574	125.696	43.069	5,9	8,6
1896	739.648	122.738	208.366	44.494	6	9,3
1901	773.014	192.667	206.058	42.192	5,4	9,4
1906	795.703	193.899	212.591	40.072	5,5	9,5
1911	803.171	194.753	215.308	46.417	5,8	9,8
1921	762.514	423.063	253.828	12.427 ⁽¹⁾	1,6	9,1
1926	750.378	684.559	132.955	14.271	1,9	12

(1) Depuis 1917 l'alcool est taxé au lieu d'origine et non plus au lieu de consommation; d'où la baisse apparente. Nous donnons les chiffres en italique sous toutes réserves.

De cette énumération de chiffres résulte tout d'abord l'existence d'une sorte de balance entre la consommation du vin et celle du cidre, la première augmentant au cours des années où la production du cidre a été inférieure à la moyenne. Un fait frappant est également l'importance de l'accroissement de la consommation du vin depuis la guerre. Le chiffre passe de 250.000 hectolitres environ en 1921 à près de 700.000 hectolitres en 1926. En entreprenant cette étude, nous avions des idées préconçues. Nous avons été obligé de les rejeter après notre étude générale. Pour nous, l'alcoolisme en Bretagne était une exagération. Ayant constaté la moindre fréquence de l'ivresse, nous avons prématurément pensé que la consommation d'alcool avait diminué. Jugement erroné, s'expliquant par le fait que si l'ivrognerie a diminué dans de notables proportions, elle a fait place à un vice moins répugnant peut-être, mais beaucoup plus grave de conséquences : l'alcoolisme. Les chiffres sont là pour nous prouver l'évidence de l'augmentation de la consommation des boissons alcooliques quelles qu'elles soient. La consommation d'alcool distillé passe de 1 l. 6 par tête et par an en 1824, à 5 l. 8 en 1911. Il est évident que les chiffres de 1924 et de 1926, dissimulant la vérité et ne représentant que la consommation apparente, ne peuvent être retenus.

Remarquons qu'il est plus logique d'étudier la consommation de l'alcool total, c'est-à-dire de l'alcool distillé et de celui qui est contenu dans les boissons fermentées. La notion de la qualité hygiénique d'une

boisson n'a de valeur qu'en tant que cette dernière est consommée avec modération. Or, en Bretagne, ce n'est que rarement le cas. Nous basons nos calculs sur un titre alcoolique moyen de 6° pour le cidre, de 10° pour le vin. Le chiffre obtenu est de 4 litres en 1824, de 12 litres en 1926. Le chiffre de 15 litres serait plus près de la réalité. La famille bretonne moyenne comprenant au moins quatre enfants, la consommation réelle des jeunes gens et des adultes est donc beaucoup plus considérable que celle qui nous est livrée par les chiffres. Il faudrait les tripler, les quadrupler pour en faire une évaluation toute relative.

L'augmentation de la consommation a pour corollaire la multiplication du nombre des débits. En 1824, il existait 1 débit pour 210 habitants; en 1926, 1 pour 80. Ceci est à peu près la moyenne générale de la France, mais nous devons dire que le Finistère possède une population très disséminée, que les débits se trouvent groupés dans les agglomérations. Nous pouvons citer des bourgs ayant un débit pour trois ou quatre maisons. Nous donnons ici la statistique du nombre des débits du Finistère depuis 1824.

Rares dans les pays de l'intérieur où ils se trouvent échelonnés le long des routes, les cabarets sont beaucoup plus nombreux dans les régions côtières, dans l'Armor. Le moindre port de pêche possède un nombre de débits égal ou même supérieur à la moitié du nombre des maisons de l'agglomération. La caractéristique de ces débits est d'être, en même temps que des lieux de consommation d'alcool, des maisons de

Statistique du nombre de débits

Années	Nombre de débits	Années	Nombre de débits
1824	2.294	1873	6.304
1826	2.706	1878	5.266
1829	3.098	1882	5.712
1834	3,739	1887	6.304
1837	4.062	1892	6.738
1843	4.573	1896	7.842
1847	4.759	1901	9.185
1850	4.966	1906	9.690
1852	4.666	1911	10.530
1857	4.052	1921	8.794
1862	4.154	1926	9.242
1867	5.952		

polycommerce où le paysan, le marin, peuvent trouver tous les objets de première nécessité. Ce fait contribue à augmenter le champ des occasions de boire, il favorise même l'alcoolisme féminin, tout achat s'accompagnant invariablement de quelques *petits verres* offerts par le débitant, suivant l'usage commercial.

L'ALCOOLISME DANS LES DIFFÉRENTES CLASSES SOCIALES. — En Basse-Bretagne, la population est très disséminée. Il y a peu de centres urbains importants, à part *Brest* qui possède 80.000 habitants. Les autres villes sont peu peuplées. *Quimper*, *Morlaix*, *Quimperlé*, *Douarnenez*, *Chateaulin*, ont une population allant de 4.000 à 18.000 habitants. L'alcoolisme

des classes urbaines n'offre d'ailleurs que peu de particularités. Nous ne l'étudierons pas pour cette raison.

La Basse-Bretagne est une région agricole et rurale. Elle est essentiellement peuplée par deux grands groupes sociaux : les cultivateurs et les marins vivant respectivement en Argoat et en Armor.

L'alcoolisme n'existait pas autrefois chez le paysan (1). Sobre dans les jours ordinaires de la vie, l'eau était son unique boisson. Seuls les paysans riches buvaient du cidre à leurs repas. Mais cette sobriété était strictement limitée aux jours de travail. Chaque fois qu'il était possible, le Bas-Breton ne se faisait faute d'y renoncer et s'adonnait entièrement à son vice habituel : l'ivrognerie. Tout était prétexte à l'ivresse que donne un mauvais cidre ou une eau-de-vie détestable. Nombreuses étaient les occasions. Chaque dimanche, l'inviolable attachement du paysan breton pour sa religion lui faisait abandonner les travaux de la ferme pour se rendre à l'église. Dès la sortie de la messe, l'auberge devenait un lieu de rendez-vous :

- « La soyons francs, chez nous, au pays bas breton,
- « On n'est pas bon chrétien, ni de mœurs accomplies,
- « Si l'on refuse après messe, vêpres ou complies,
- « D'aller faire à l'auberge une heure ou deux d'arrêt.
- « L'Eglise nous conduit tout droit au cabaret. » (2)

(1) N'en était-il pas de même dans la France entière? En 1852, dans le rapport de l'Académie Française sur les prix Monthyon décernés (dont l'un à Magnus Hüß), on trouve cette phrase : « La France compte beaucoup d'ivrognes, mais peu d'alcooliques ».

(2) La Chanson du Cidre.

écrivait F. le Guyader. Conséquence fatale, « le soir, les routes et les chemins étaient pleins d'hommes titubants et, à chaque pas on trouvait dans les fossés, vautrés dans la fange, comme des animaux, des êtres qu'une ignoble ivresse avait jetés là ». (1).

Etranges sont les coutumes bretonnes qui veulent que tout acte important de la vie : baptême, mariage, enterrement, que tout événement de la ferme, que tout marché, toute fête, tout « *pardon* » soit un prétexte à l'ivresse.

La naissance d'un enfant en Bretagne est toujours heureusement accueillie. Le baptême a lieu dans les deux jours qui suivent. Après la cérémonie religieuse, le cortège composé du père, du parrain, de la marraine, de la garde portant l'enfant, s'en va de cabaret en cabaret pour « *fêter* ». Il s'ensuit parfois de cruelles aventures. Guy de Maupassant nous en conte une bien étrange et bien saisissante, dans une nouvelle intitulée : « Le baptême », qu'il situe aux environs de Pont-Labbé, en janvier 18... De nombreuses heures après avoir baptisé l'enfant, « ils rentrèrent à minuit passé et saouls à ne pas marcher. Je crois bien qu'ils avaient dormi dans un fossé de telle sorte que le petit était mort et qu'il s'en sont même pas aperçus ».

Les excès qui accompagnent les mariages, les noces de Bretagne sont connus de tous. On s'y enivre aux sons de la bombarde et du biniou.

Au cours des veillées funèbres, même, les prières

(1) Y. Kano. Les populations bretonnes.

en commun sont suivies de libations. On va rarement jusqu'à l'ivresse, mais la subivresse est commune à la fin de ces veillées.

Les événements de la ferme sont peu nombreux. Ce sont le « *mouillar jest* » aux jours gras, fêté plus spécialement dans le Léon où les riches propriétaires, les « *julots* », ont l'habitude d'offrir de gigantesques festins; le dernier jour de la moisson qui se termine par un banquet réunissant tous ceux qui ont participé aux travaux de battage et que l'on nomme « *maout* » au pays de Tréguier, « *peur dorn* » en Cornouailles, enfin la fête de *l'aire neuve* (*eur nevez*) où l'on danse sur l'aire à battre à peine ébauchée. L'eau-de-vie se boit à pleins verres. L'ivresse est considérée comme une *politesse* envers l'hôte, comme un honneur à lui rendre.

C'est à l'auberge qu'invariablement se terminent foires et marchés. Devant le comptoir où s'alignent les petits verres ont lieu toutes les transactions. Il arrive même que certains paysans cupides engagent plusieurs marchés avec différents acheteurs à seule fin de satisfaire leur passion. Le soir venu, déjà ivres, ils retournent à la ferme éloignée. De loin en loin, sur la route s'échelonnent les maisons ornées de la branche de genêt, unique enseigne du cabaret breton. La halte y est obligatoire. Ce n'est que fort tard dans la nuit, souvent même au petit jour, qu'enfin dégrisé le paysan reprend sa marche interrompue.

De même aux *pardons*. A l'origine fêtes religieuses, ils ne tardèrent pas à dégénérer en simples lieux de réunions. Des tables et des bancs rustiques dres-

sés en plein air suppléent à l'insuffisance des cabarets. On chante, on s'égaie, on s'enivre. « Aux Pardons, plus de vin que de cire se dépense » (1), dit un proverbe breton, rapporté par Brizeux, dans *Furnez Breiz* (Sagesse de Bretagne). Aussi l'étranger qui traverse un bourg breton, un soir de pardon, reste-t-il stupéfait de l'orgie à laquelle il assiste, et il en arrive à conclure que l'intempérance est le fait habituel des populations bretonnes.

A leur décharge, disons de suite que ces occasions de boire, fêtes, pardons, pour ne pas être exceptionnelles, étaient cependant assez rares et que le paysan buvait beaucoup moins qu'on ne l'imaginait. « On dit partout, expliquait un cultivateur, que nous buvons beaucoup, parce que lorsqu'il nous arrive de le faire, c'est pour de bon et qu'alors nous roulons dans les fossés, mais il faut penser que nous buvons très rarement et que le plus souvent nous nous contentons d'eau ». Une remarque qu'il est bon de noter également, c'est que le paysan instruit boit beaucoup moins que l'ignorant, il comprend ce que l'ivrognerie a de honteux et de dégradant.

Enfin il importe de signaler l'évolution des mœurs bretonnes au cours des dernières années et surtout depuis la guerre. Si en Bretagne les coutumes anciennes subsistent, si les différentes fêtes résistent à l'assaut du temps, il n'en est pas moins vrai que leur caractère est profondément changé. Tous ceux qui ont vécu en Bretagne depuis une dizaine d'années ont noté une diminution de fréquence de l'ivresse.

(1) Mui a win e zispigner er Pardonioù eghed a goar.

Les noces, les baptêmes, au cours desquels personne n'est « *dérangé* », suivant l'expression locale, ne sont pas l'exception. Les pardons actuels sont moins mouvementés qu'autrefois et à part quelques ivrognes irréductibles, la dignité de chacun est sauve. L'ivrognerie a presque disparu. Le paysan aurait-il enfin conscience de ce que ce vice comporte de répugnant et d'abject ? Peut-être, mais nous attribuerons plus volontiers ce fait à un phénomène de mithridatisation qui lui permet de supporter plus décemment des quantités égales d'alcool. Les occasions de boire sont devenues plus nombreuses. L'alcool est à la portée de tous. Le privilège des bouilleurs de cru a introduit l'eau-de-vie dans toutes les fermes. La consommation de l'alcool se fait plus régulièrement. A la ferme, aux champs, on boit du cidre, du vin, du « calvados ». Les foires, les fêtes se sont multipliées. Les chemins, les routes, se sont développés. L'aisance est venue s'installer dans chaque famille permettant au cultivateur d'abandonner les travaux de la ferme plus fréquemment, de se rendre au bourg, à la ville. Il ne s'enivre plus. Cependant, la consommation d'alcool progresse. L'ivrognerie s'est transformée en alcoolisme.

L'alcoolisme chez le marin breton a été étudié par le Docteur Mével dans sa thèse inaugurale (1). Quelques chiffres permettent d'affirmer que le marin ne buvait pas moins que le paysan, au contraire. En 1897, on buvait en moyenne 6 l. 36 d'alcool distillé par tête et par an dans le Finistère, on en buvait

(1) Contribution à l'étude de l'alcoolisme chez le marin breton. *Thèse Paris*, 1899.

1 l. 04 à Huelgoat, canton de l'intérieur, ce qui confirme l'habituelle sobriété du paysan, hors les jours d'ivresse. A la même époque, on en buvait 10 l. 32 à Concarneau, 11 l. 13 à Douarnenez, 19 l. 06 à Audierne. Ce sont là des chiffres considérables. Il faut en chercher les raisons dans les différences de mœurs et dans les conditions de vie du pêcheur. Tandis que le paysan vit retiré au milieu de ses champs, loin de tout centre important, et n'a que rarement l'occasion d'aller au cabaret, le marin est à tout moment tenté. Dans le moindre bourg maritime, les débits bordant le port sont nombreux et leur enseigne indique le refuge, l'abri qui attend le marin après sa journée de dur labeur. « A l'arrivée au port », « Au retour de la pêche », « A l'abri de la tempête », « Au bon accueil », ce sont là les plus fréquemment observées. Lorsque rentrent les barques, lorsque les voiles sont abaissées et que sont rangés les filets, les pêcheurs s'engouffrent dans ces buvettes où l'attendent une atmosphère chaude et claire, un confort que leur misérable logis ne pourra leur offrir. Ils sont pressés de boire, d'absorber l'eau-de-vie qui réchauffera leurs corps transis, qui leur fera oublier peines et fatigues. Que la pêche soit bonne ou mauvaise, ils boivent, car le débitant *fait crédit*, ils boivent de l'alcool jusqu'à l'enivrement. Et ils restent là groupés autour des nombreuses tables de l'estaminet, jusqu'à ce que la femme ou les enfants viennent au café chercher le « père » qui est saoul et le ramènent au logis. Ils rentrent dociles, hébétés et se couchent sans murmurer. Car l'ivresse du marin est profondément

différente de celle du paysan. Ivre, le pêcheur est exubérant et bon enfant. Il rit, chante et supporte gaiement les taquineries. Il ne devient méchant que lorsqu'il juge la plaisanterie offensante. Alors, dans des accès vifs de colère, il provoque son adversaire, se bat rageusement, sort parfois son couteau. Mais la plupart des rixes entre marins se trouvent vite apaisées. La réconciliation est rapide. Au contraire, l'ivresse du campagnard est triste, concentrée, brutale. Elle réveille en son esprit toutes les haines accumulées et le mène souvent à l'accomplissement d'un crime depuis longtemps prémédité.

L'ivresse du marin breton était autrefois un fait banal, extrêmement courant. En général, les femmes de marins ne leur en faisait pas grief, elles les plaignaient : « Le pauvre, la vie de pêcheur est si dure », disaient-elles, prêtes à excuser et à défendre leur homme. Actuellement, le marin pêcheur s'enivre moins fréquemment. Tout au plus s'accorde-t-il le droit de s'offrir une « bordée » les jours de paye. En dehors de ces jours d'abondance, il sait qu'il trouvera à l'Abri du Marin les mêmes avantages qu'au cabaret, qu'il y trouvera ses compagnons de bord et qu'il n'y subira pas l'attirance de l'alcool. L'ivresse n'est pas une exception, peu s'en faut, mais l'ivrognerie diminue. Cependant on boit encore exagérément dans les bourgs de l'Armor. L'intempérance restera longtemps le vice des durs gars (*pot kaled*) de Bretagne, de ceux là qui font les « premiers matelots du monde » (1).

(1) Cambry. Voyage dans le Finistère.

CHAPITRE II

Les causes

« En tous lieux, chez les peuples les
« plus divers, la recherche d'une dro-
« gue susceptible de procurer avec
« l'engourdissement de la sensibilité
« des visions de rêve aux réalités de
« la vie est un fait d'universelle expé-
« rience. Opium, haschich, alcool, ta-
« bac, café, thé, sont, tour à tour, re-
« quis pour modifier un psychisme
« inférieur aux circonstances et inca-
« pable d'un développement adéquat
« de volonté. »

(G. Clemenceau. Préface de *L'Alcool*.)

L'étude des causes de l'alcoolisme est très complexe; une foule de facteurs interviennent, variables suivant les pays et les peuples. Nous n'avons pas ici à faire l'étude générale des causes de l'alcoolisme, mais nous devons envisager celles qui paraissent conditionner l'alcoolisme breton. La passion de boire, facteur essentiel de l'alcoolisme, est un mode de réaction d'un individu de tempérament donné, dans des circonstances déterminées. L'étude des conditions d'existence et celle du caractère psy-

chique du paysan et du marin breton nous feront peut-être entrevoir les causes profondes qui ont favorisé le développement de l'alcoolisme en Basse-Bretagne.

Au cours des siècles passés, la condition du paysan breton fut des plus misérables. La pauvreté du sol, l'humidité caractéristique du climat breton, l'isolement physique et moral, l'insuffisance de l'alimentation, l'inconfort absolu de la ferme, sont autant de facteurs ayant contribué à rendre son existence pénible et sans attrait.

« Terre de granit, recouverte de chênes », ainsi a-t-on défini la Bretagne. En 1788, un voyageur anglais, Arthur Young, résumait ses impressions sur ce pays par ces seuls mots : « Des pierres et des landes ». En effet, le sol très ancien est en grande partie composé de roches granitiques, de gneiss, de schistes où dominaient les landes, les bruyères, la tourbe et où s'élevaient de loin en loin des chênes rabougris, têtards ébranchés et tordus. Le climat lui-même est inhospitalier. Il se caractérise par la fréquence des jours de pluie : pluie bretonne consistant en un ruissellement menu de fines gouttelettes qu'on dirait intarissable, « petite pluie lente répandue dans l'air comme une poussière d'eau » (1). En hiver, le ciel est bas et terne, l'absence de lumière est presque complète. *Mois noir et mois très noir*, ainsi s'appellent novembre et décembre, en breton. Des semaines se passent sans un rayon de soleil, « le temps est pourri », disent les paysans.

(1) P. Loti. Mon frère Yves.

L'insuffisance des ressources naturelles obligèrent la population agricole à se disséminer. Chaque famille vit isolée, perdue dans les étendues quasi désertiques du centre de l'Argoat, dans les montagnes noires ou dans les monts d'Arrée. Levés dès l'aube, infatigables, les paysans possédés par l'amour de leur terre, travaillent sans relâche, s'acharnent à défricher les landes et les taillis et à y cultiver l'orge, le sarrasin, la pomme de terre, cultures bien maigres, les seules possibles. Lorsqu'ils rentrent à la ferme, un pauvre repas les attend, invariable menu composé de pommes de terre, de bouillie d'avoine, de pain d'orge et de seigle. Le lard ne figure sur la table que deux à trois fois par semaine. Pour boisson, ils n'ont que du mauvais cidre, plus souvent de l'eau.

Cachée au fond de quelque chemin creux, la ferme présente un aspect misérable. A l'intérieur, le sol est de terre battue, les meubles font office de cloisons, meubles grossiers et massifs qu'un artisan de village a orné de rosaces et de fuseaux. Le seul confort réside dans l'immense cheminée. C'est là que le soir venu, à la *veillée*, devant le grand feu de landes et d'ajoncs, devant « *le cidre chaud, le flip chantant dans la bouilloire* » (1), la famille bretonne se groupe pour écouter religieusement les merveilleuses légendes que conte le grand-père, ou « la Vie des Saints » que la jeune fille de la maison débite d'une voix monotone.

Vie isolée, étroite, chétive. Le paysan breton s'est

(1) Le Guyader. La Chanson du Cidre.

adapté aux exigences d'une pareille existence. Par la routine de cette vie bornée, toute dépendante du milieu s'expliquent la similitude générale des habitudes, des mœurs et des caractères, par elle s'expliquent également les principaux traits du caractère breton : la passivité et la résignation fataliste, le courage physique et moral dont il fait preuve chaque jour, « l'âpreté naturelle chez celui à qui la dureté de l'existence a révélé le prix des choses, l'ignorance et l'esprit soupçonneux, conséquences de l'isolement, enfin ce fond d'idéalisme qui se trouve toujours dans l'âme bretonne et qui n'est sans doute qu'une forme du désir d'échapper à une réalité décevante par le mirage d'un monde de merveilleux et de rêve » (2).

Le paysan breton ne s'est-il pas adressé à l'alcool, à l'eau-de-vie, uniquement pour satisfaire ce fond d'idéalisme que tous les auteurs ont noté comme un des traits les plus saillants de son caractère ? Il boit pour échapper plus aisément et plus sûrement à son lamentable destin. « L'homme lorsqu'il se sent enflammé, ne sent plus qu'il est un pauvre être » (1), dit un proverbe breton. L'alcool n'intervient-il pas pour créer en lui ce soleil artificiel qui dissipe les brumes et pour dissimuler les mornes horizons qui l'entourent ? Ne boit-il pas uniquement dans le but de rechercher l'ivresse, la trêve, le mirage de rêve ? Ce fait ne représente-il pas une des formes de son

(2) Gallouedec, *La Bretagne*.

(1) Pa vez an den en hé ch'rouez na zent ké e ve paour kez (Brizeux. Furnez Breiz).

idéalisme? Pour notre part, avec F. Le Guyader, nous pensons que :

« Les Bretons chevelus »

« Cherchent dans l'hydromel quelque chose de plus.

« C'est l'Oultre, l'Au-delà, l'Idéal qui les hante (2). »

L'alcool n'est pas seulement leur stupéfiant, leur drogue merveilleuse, c'est également leur remède universel. Déjà en 1795, Cambry écrivait : « Le vin et l'eau-de-vie ont été de tout temps leurs principaux remèdes. » Pour eux l'alcool est un tonique, un adjuvant précieux au cours de leurs durs travaux, un correctif nécessaire à leur alimentation débilissante. Ils en usent, ils en abusent en toute occasion, car ils n'en connaissent pas les dangers. Si d'aventure on leur montre les conséquences désastreuses de l'alcoolisme, ils se font fort de citer l'exemple de quelque solide vieillard dont les excès alcooliques sont connus de tous et cet argument suffit à leur simple logique.

L'intempérance bretonne nous paraît conditionnée par les conditions d'existence. Mais cette intempérance s'est accusée, s'est accrue avec l'amélioration des conditions matérielles, avec le progrès social. Le développement économique intensif, la modernisation des méthodes de travail ont apporté l'aisance à la ferme. Les loisirs sont devenus plus nombreux. Le paysan plus riche, moins absorbé par son travail, s'absente plus fréquemment. Ses relations se sont accrues. Les occasions de boire sont devenues

(2) F. Le Guyader (La Chanson du Cidre).

plus nombreuses. Les cabarets, rares autrefois, se sont multipliés. A chaque instant, la force de l'habitude, le besoin d'alcool s'impose à son esprit. Il peut satisfaire sa passion à toute heure, au dehors, et pis encore, chez lui. Le privilège des bouilleurs de cru lui accorde le droit de fabriquer lui-même son eau-de-vie et par là même d'en boire chaque jour. L'ivrognerie a fait place à l'alcoolisme, conséquence paradoxale du progrès social et de l'amélioration économique.

L'Armor, la Bretagne maritime est plus riche et beaucoup plus peuplée que la Bretagne intérieure. Malgré l'abondance des ressources naturelles sur les côtes, la vie du marin fut tout aussi pénible et certes plus mouvementée que celle du paysan. Pour subvenir aux besoins d'une famille souvent bien nombreuse, le marin est obligé d'affronter chaque jour son éternel ennemi : la mer. Qu'elle soit calme, qu'elle soit déchaînée, il s'en va sur sa frêle barque, dans l'espoir d'une pêche fructueuse et abondante qui apportera quelque bien-être au logis. « La mer enferme et domine l'horizon, la mer remuante pleine d'écueils aux têtes noires, toujours entourés d'une lave d'écume, pareils à des chiens qui attendraient les pêcheurs. Et eux, les hommes, ils s'en vont sur cette mer terrible, qui retourne leurs barques d'une secousse de son dos verdâtre et les avale comme des pilules. Ils s'en vont dans leurs petits bateaux, le jour et la nuit, hardis, inquiets et ivres. Ivres, ils le sont bien souvent. « Quand la bouteille est pleine,

disent-ils, on voit l'écueil, quand elle est vide, on ne le voit plus. » (1).

« Vie rude hasardeuse, de grand péril, de peu de gain. Par
« une froide matinée, après une nuit de grande pluie, une à
« une les barques reviennent; tout est trempé, morfondu, les
« habits de ces gens dégouttent. Les jeunes enfants, eux aussi,
« ont passé la nuit en mer. Que rapporte-t-on ? Pas grand
« chose. On revient en vie cependant. Au vent violent de cette
« nuit, les bateaux embarquaient des lames. On a vu de près
« la mort (2). » « L'homme est dur sur cette côte. La nature
« ne lui pardonne pas. La vague l'épargne-t-elle quand, dans
« les terribles nuits de l'hiver, il va par les écueils, attirer le
« varech flottant qui doit engraisser son champ stérile et que,
« si souvent, le flot apporte l'herbe et emporte l'homme ?
« L'épargne-t-elle quand il glisse en tremblant sous la Pointe
« du Raz, aux rochers rouges où s'abîme l'enfer de Plogoff, à
« côté de la baie des Trépassés, où les courants portent les
« cadavres depuis tant de siècles ? C'est un proverbe bre-
« ton : « Nul n'a passé le Raz sans mal ou sans frayeur. » Et
« encore. « Secourez-moi, grand Dieu, à la Pointe du Raz,
« mon vaisseau est si petit et la mer est si grande. »

« Les deux ennemis sont en face : la terre et la mer, l'homme
« et la nature. Il faut voir quand elle s'émeut, la furieuse,
« quelles monstrueuses vagues elle entasse à la pointe de
« Saint-Mathieu, à cinquante, à soixante, à quatre-vingts
« pieds; l'écume vole jusqu'à l'église où les mères et les
« sœurs sont en prières (3).

Telle est la vie du pêcheur. Cependant, le marin aime la mer avec passion. Sa bravoure est légendaire, il risque sa vie pour porter secours aux naufragés. Courageux, souvent téméraire, il aime le

(1) Guy de Maupassant. Le Baptême.

(2) Michelet. La Mer.

(3) Michelet. Notre France.

péril. L'habitude du danger l'a rendu insouciant et imprévoyant. Il vit au jour le jour. Si la pêche « donne », il fera bombance, sans souci d'économiser quelque pécule pour parer aux jours de disette qui vont suivre. Il boit et recherche dans l'ivresse un moment d'apaisement et de répit à cette vie de dur labeur et de combat soutenu. Faiblesse, dira-t-on. Nous ne le pensons pas, sa volonté n'entre pas en jeu, car les dangers de l'alcool ne sont pas connus de lui.

« Donnez du vin à ceux qui ont de l'amertume au cœur ; en buvant, qu'ils oublient leurs misères, et qu'ils perdent le souvenir de leurs souffrances (2). »

C'est dans cette phrase, extraite du Livre des proverbes, que nous paraissent résumées les causes profondes de l'alcoolisme en Bretagne. Nous avons tenu à développer assez longuement ce chapitre des causes, car nous estimons que les populations bretonnes méritent plutôt la compassion que le blâme et qu'il importe de développer leur instruction générale, de leur faire voir les méfaits de l'alcool, de les avertir avec force des dangers que présente l'alcoolisme, afin qu'ils renoncent de leur propre volonté à leur passion, afin que disparaisse cette terrible plaie sociale qui compromet l'avenir de la race bretonne.

(2) *Date vinum his qui amaro sunt animo ; bibant et obliviscantur egestatis suae et doloris sui non recordentur amplius* (Livre des Proverbes, Chap. XXXI).

CHAPITRE III

Les conséquences

Nous n'envisagerons ici que les conséquences sociales de l'alcoolisme et laisserons délibérément de côté l'étude de la toxicité de l'alcool, de ses effets nocifs sur l'organisme du buveur. Ce sont là questions tranchées définitivement. Notons cependant quelques faits particuliers. Les *gastrites* sont d'une fréquence extrême dans la population rurale et reconnaissent pour causes essentielles l'abus de l'alcool et du cidre, ainsi que l'hygiène alimentaire défec-
tueuse. Certains praticiens de la région estiment que le cidrisme n'est pas étranger à la fréquence du *cancer de l'estomac* en Bretagne. Les *cirrhoses de Laënnec* y sont rares. Le Docteur Lenoble, médecin des Hôpitaux de Brest, nous affirmait n'en avoir vu, au cours d'une pratique cependant longue, qu'une dizaine de cas, tant en clientèle qu'à l'hôpital. L'*hémorragie cérébrale*, vulgairement l'attaque, est très com-

mune et les paysans en admettent spontanément l'origine éthylique.

Du point de vue social, c'est certainement en Normandie et en Bretagne que l'alcoolisme exerce ses ravages avec le plus d'intensité. *Brunon*, directeur de l'Ecole de Médecine de Rouen, a fait une étude particulière de l'alcoolisme en Normandie, dont il a été à même, mieux que personne, de constater les tristes effets. La Bretagne doit suivre de bien près la Normandie, si nous en jugeons par les chiffres dénonçant la violence des fléaux sociaux plus ou moins conditionnés par l'alcolisme : la *mortalité infantile*, la *tuberculose*, l'*aliénation mentale*, la *criminalité*.

ALCOOLISME ET MORTALITE INFANTILE. — Dans le Finistère, la *mortalité infantile* est considérable, bien supérieure à la mortalité moyenne de l'ensemble du territoire. En 1908, dans la France entière, la mortalité de 0 à 1 an a été de 13,73 % décès de tout âge. Dans le Finistère, elle était de 23,74 % en 1908, de 18,20 en 1909, de 16,50 en 1910. La moyenne des années 1908, 1909, 1910 donne 13,37 morts à moins d'un an pour 100 naissances. De 1910 à 1914, le chiffre n'est plus que de 10,84 %. Après la guerre, il tombe à 8,85 % en 1919 et 1920, 7,34 % en 1922 et 7,56 % en 1923, chiffre qui semble s'être stabilisé dans ces dernières années. La diminution est sensible. Le nombre des enfants mourant à moins d'un an reste cependant trop élevé. Il atteint actuellement, dans le Finistère, le septième environ de la mortalité générale, alors que la proportion est du dixième environ pour le reste de la France.

Le rôle de l'alcoolisme n'apparaît pas ici évident à première vue. Son influence directe est nulle et nous voulons relever ici une exagération courante prétendant qu'il est coutume de faire cesser les cris du nourrisson en lui faisant ingérer de l'alcool. N'ayant jamais vu le fait, cette assertion nous paraît erronée. D'autre part, on nous objectera le manque de parallélisme entre la courbe ascendante de la consommation d'alcool et la courbe descendante de la mortalité infantile. La baisse de cette dernière est due à l'amélioration matérielle des conditions d'existence, aux mesures hygiéniques mises en œuvre il y a quelques années pour arrêter le mal: Protection du premier âge; Secours aux familles nombreuses et nécessiteuses. Nous estimons que le taux de la mortalité infantile dans le Finistère aurait pu joindre le niveau de celui du reste de la France, s'il n'avait existé un facteur dont le rôle est indéniable bien que lointain : l'alcoolisme. N'est-ce pas lui qui intervient dans une grande partie des cas de *débilité congénitale* [diagnostic masquant souvent les causes du décès. Les enfants débiles, chétifs, sont bien souvent « des enfants de l'alcool »] ; ne crée-t-il pas le *taudis*, la *misère* sous toutes ses formes, conditions peu favorables au développement des nourrissons; ne favorise-t-il pas le développement de la *tuberculose* enfin ? En Bretagne, on admet que 10 % des enfants ont des lésions tuberculeuses. Un praticien de la région d'Audierne écrivait avoir constaté, en 1917, 30 décès d'enfants de moins de huit ans sur 80 décès, et estimait que 20 de ces enfants avaient été victimes de la tuberculose.

ALCOOLISME ET TUBERCULOSE. — Ce chiffre indique déjà avec quelle intensité sévit la *tuberculose*. Il semble que cette maladie autrefois rare en Bretagne se soit répandue depuis peu de temps. « De notre temps on ne mourrait pas poitrinaire », disent les vieillards. « J'ai habité, écrivait *Laënnec*, les bords de la baie de Douarnenez, en Bretagne, et je n'ai vu, en deux ans, dans cette paroisse, que six phthisiques et, d'après les renseignements que j'ai pris sur les lieux, le nombre des morts par tuberculose pulmonaire est de trois annuellement sur une mortalité de 140 ».

Actuellement, la tuberculose exerce ses ravages en Bretagne comme en un domaine d'élection. Le Finistère a le triste honneur d'arriver au troisième rang dans la liste des départements les plus éprouvés. D'après le Rapport sur la statistique sanitaire de la France présenté au Ministre de l'Intérieur, par le Directeur de l'Assistance et de l'Hygiène publique (*J. O.* du 12 décembre 1913), voici la façon dont se répartit sur l'ensemble du territoire la mortalité tuberculeuse :

			Décès pour 10.000 habitants
9 départements ont de.....			25 à 41
17	—	—	19 à 24
32	—	—	15 à 18
29	—	—	8 à 14

Arrivent en tête : la Seine : 41,5 p. 10.000 habitants; Seine-et-Oise : 33,1; *Finistère* : 30,9; Côtes du Nord : 30; Loire-Inférieure : 29,8; Seine-Inférieure : 29;

Manche et Bouches-du-Rhône : 26,6; Ille-et-Vilaine : 25,7.

En 1911, la moyenne des décès était de 21,26 pour 10.000 habitants dans la France entière. 23 villes de plus de 20.000 habitants ont présenté une mortalité dépassant 40 décès dus à cette maladie pour 10.000 habitants. *Brest* arrive presque en tête, avec 60,5 pour 10.000. Nous donnons ici une statistique extraite du rapport du Docteur Bigot au Conseil Général du Finistère, concernant la mortalité tuberculeuse dans ce département. En l'absence de déclaration obligatoire, ces chiffres n'ont qu'une valeur relative, une valeur indiciale. Ils sont certainement au-dessous de la vérité.

Statistique des décès par tuberculose dans le Finistère

Années	Nombre total des décès	Décès par tuberculose	Pourcentage
1910	44.516	2.187	45 p. 100
1912	43.761	2.362	17,4 »
1914	45.030	1.297	8,6 »
1916	45.396	2.552	16,5 »
1918	48.363	2.191	11,8 »
1920	41.384	2.063	18,1 »
1922	42.291	2.302	18,7 »
1924	41.500	1.721	14,9 »

De l'avis même des médecins exerçant dans le Finistère, ces pourcentages sont inférieurs de beaucoup aux pourcentages réels. Quelques exemples le démontrent abondamment. Concarneau, qui compte 8.000 habitants accuse, en 1919, une mortalité de 75

décès, parmi lesquels 17 sont attribuables à la tuberculose.

A Brest, d'après le *Docteur Alix*, ancien directeur du Bureau d'Hygiène, on relève, en 1919, 520 décès de tuberculeux, ce qui fait 5 décès pour 1.000 habitants et le nombre total des décès étant de 1.844, cela fait 30 décès sur 100 par tuberculose. Dans la région de Morlaix, on compte de 10 à 30 % de décès de tuberculeux et même 40 % chez les jeunes gens. En 1922, M. le *Docteur Prouff*, médecin des Hôpitaux de Morlaix, fit faire une enquête par trois médecins d'une valeur professionnelle et d'une probité scientifique indiscutables, exerçant seul dans une localité déterminée. En voici les résultats. A Guerlesquin, qui compte 1.700 habitants, le *Docteur Auregan* constate, en 1920 : sur 16 décès, 5 par tuberculose; en 1921 : 6 sur 20 décès.

A Lanmeur, 2.100 habitants. *Docteur Guillemot*.
1919: 8 décès sur 49; 1920: 10 sur 40; 1921: 7 sur 21.

A Lanildut, 1.700 habitants. *Docteur Clech*.

1919 : 6 sur 21; 1920 : 2 sur 19; 1921 : 3 sur 11.

Soit en tout 204 décès, dont 47 par tuberculose, c'est-à-dire environ le quart de la mortalité, et ceci, dans une population essentiellement rurale, loin de l'atmosphère malsaine et de la vie déprimante des centres urbains. En comparant avec la mortalité tuberculeuse de la France entière, 10 à 12 % environ (*P. Courmont. Cours magistral d'Hygiène, 1926-1927*), nous sommes loin de compte et il nous semble qu'on doive incriminer l'alcoolisme comme grande cause favorisante pour expliquer cette énorme différence.

L'influence directe de l'alcool a été longtemps discutée. Actuellement, on admet, d'une manière générale, que si le terrain se trouve modifié par l'abus des boissons alcooliques, là n'apparaît pas le rôle important de l'alcoolisme. Il faut le rechercher plus loin. L'alcoolisme engendre le paupérisme et la misère sociale, crée le taudis, est un facteur de sous-alimentation. Il « *fait le lit de la tuberculose* » (*Landouzy*), notion depuis longtemps classique et le Finistère en donne une confirmation démonstrative.

ALCOOLISME ET ALIENATION MENTALE. — Ici, le rôle de l'alcool est plus évident. La toxicité a été démontrée expérimentalement par les travaux de Rabuteau, Dujardin-Beaumetz, Lesieur. Après ingestion, l'alcool passe dans le liquide céphalo-rachidien et imprègne la substance nerveuse, des heures entières et même pendant plusieurs jours, ainsi qu'il résulte des recherches du *Docteur Lenoble*, exposées dans la thèse de *Baumier* (*Paris*, 1921). L'action directe de l'alcool sur le système nerveux, ne peut donc être niée. La courbe de l'aliénation mentale traduit l'intensité de l'alcoolisme dans une région déterminée. Tous les aliénistes sont d'accord, il existe un parallélisme entre la consommation d'alcool et le nombre des aliénés. Dans le Finistère, l'alcool est de plus en plus le grand pourvoyeur de l'Asile d'Aliénés.

Des statistiques qui nous ont été obligeamment communiquées par le Docteur Lagriffe, médecin de l'Asile de Quimper, nous rapportons les chiffres suivants :

Période d'années	Moyenne du pourcentage des folies alcooliques
De 1827 à 1836.....	37,25 p. 100
De 1837 à 1846.....	37,43 »
De 1847 à 1856.....	32,73 »
De 1857 à 1866.....	29,49 »
De 1867 à 1876.....	31,21 »
De 1877 à 1886.....	30,56 »
De 1887 à 1896.....	35,72 »
De 1897 à 1906.....	48,58 »
De 1906 à 1914.....	60,38 «
De 1919 à 1923.....	68,37 «

Ainsi, en 1826, 30 % des aliénés le doivent à l'alcoolisme. En 1923, l'influence de l'alcool est manifeste dans 74 % environ des cas d'aliénation mentale. Il semble qu'on doive mettre en relief l'introduction des boissons à essences en Bretagne, il y a à peine vingt ans. Elle se traduit presque immédiatement par une ascension brutale du pourcentage des folies alcooliques.

Le Bas-Breton n'admet pas volontiers l'étiologie alcoolique de la majorité des cas de folie. La folie lui paraît une fatalité, une manifestation de la puissance divine, et il reste saisi d'une crainte mystique, devant l'être simple, le « sot » [ainsi désigne-t-il le fou]. Dans les cas d'aliénation mentale survenant chez un ivrogne invétéré, il fait cependant une restriction. « La boisson l'a rendu *sot* », disent-ils. L'exemple, hélas trop fréquent, ne lui est pas salutaire. Ni la peur de l'asile, ni celle de la prison ne suffisent à le retenir dans la satisfaction de ses penchants.

ALCOOLISME ET CRIMINALITE. — Avec l'aliénation mentale, la criminalité traduit de façon directe, du moins en Bretagne, les effets généraux de l'intoxication alcoolique. Le Bas-Breton, à jeun, est ordinairement doux, les rixes sont fort rares au pays breton, surtout à la campagne, hors les jours de fête et de beuverie. Le Bas-Breton a besoin d'un excitant pour devenir délinquant ou criminel. La plupart des crimes sont produits au cours de l'ivresse et celle-ci est souvent recherchée à dessein pour l'accomplissement de crimes longuement prémédités. Les principales victimes en sont ordinairement fournies par l'entourage immédiat du buveur. Ces crimes revêtent plus particulièrement la forme de meurtre, de viol et d'attentat à la pudeur.

La plupart des délits sont conditionnés par l'absorption d'alcool.

Le délit d'ivresse est d'une fréquence notoire. En 1902, le Finistère arrivait en tête des procès d'ivresse avec 866 jugements de condamnation, alors que la France entière n'en avait que 2.562. Fait peu étonnant, si l'on sait qu'en notre pays l'ivresse a toujours bénéficié d'une indulgence publique inaccoutumée en d'autres lieux. Actuellement, on en observe une diminution. Le Bas-Breton aurait-il enfin conscience de l'état d'avilissement, de la déchéance morale qu'elle donne. Peut-être, mais cela tient surtout à un phénomène de mithridatisation dont il tire souvent vanité. Il a l'habitude de boire, il « supporte » la boisson. Ivre, le Bas-Breton ne craint plus les foudres de la Justice. Les délits de coups et blessures, d'outrages

aux autorités publiques en découlent logiquement. « J'étais saoul », c'est l'excuse banale qu'ils invoquent au banc des accusés.

Les statistiques de la criminalité, de la délinquance plutôt, ne permettent de donner qu'un faible aperçu sur la fréquence de l'ivresse. Combien d'ivrognes, en état de coma alcoolique, avec résolution musculaire, vautrés dans les fossés, aux yeux indulgents d'une foule amusée, échappent à toute contrainte. Ce fait est commun à la campagne. Dans les villes, seule l'ivresse scandaleuse est poursuivie et les chiffres que nous citons ne représentent qu'une faible part de la vérité, en ce qui concerne l'ivresse. Il sont extraits du *Grand Compte de l'Administration de la Justice criminelle* et nous ont été communiqués par le Docteur Lagriffe. Nous citons également la statistique des suicides sous la rubrique : « Criminalité ». Le suicide n'est-il pas « le meurtre de soi-même » (*Lacassagne*), et n'est-il pas, en Bretagne, le plus ordinairement causé par « *l'incurable* » intoxication alcoolique ?

Tout comme la tuberculose et l'aliénation mentale, la criminalité suit la courbe de l'alcoolisme dans son chemin ascendant. Il est à noter que le parallélisme existe non seulement dans le temps mais dans l'espace. Ce sont les cantons alcooliques qui donnent le plus de tuberculeux, le plus d'aliénés, le plus de criminels et, avec le Docteur Lagriffe, nous estimons que le Sud de la Cornouaille, l'arrondissement de Quimperlé, la zone côtière allant de la baie de Douarnenez jusqu'à Lorient sont les régions où les consé-

quences du sinistre fléau se font le plus durement sentir.

*Crimes contre les personnes. Crimes contre les propriétés.
Délinquants. Suicides.*

Années	Population	Total des accusés	Accusés de meurtre	Accusés d'assassinat	Accusés de viol et d'attentat à la pudeur	Total des accusés	Accusés d'incendie	Délinquants	Ivresse	Suicides
1826	482.069	19	»	»	6	56	4	544	»	»
1829	491.804	15	4	3	3	80	»	474	»	21
1834	524.396	24	1	2	8	76	1	930	»	29
1837	546.955	27	1	1	12	100	3	1.029	»	39
1843	575.068	38	4	3	12	84	2	1.143	»	35
1852	617.710	25	»	2	9	121	3	2.394	»	56
1857	607.033	30	2	4	15	59	4	2.634	»	54
1852	627.304	30	2	2	10	59	4	2.024	»	58
1867	662.485	31	3	3	17	39	1	2.027	»	72
1873	642.963	43	»	3	10	53	4	2.159	104	56
1878	666.106	25	»	6	14	32	4	2.767	453	72
1882	681.564	38	»	2	23	25	»	2.781	484	71
1892	727.012	39	5	6	15	56	5	3.391	684	100
1896	739.648	26	3	1	15	17	2	3.304	904	94
1901	773.014	26	1	»	18	44	1	3.588	829	94
1906	795.103	32	4	1	19	25	9	2.878	» (1)	105

(1) A partir de 1905 le grand compte ne spécifie plus le nombre de cas d'ivresse correctionnelle.

Nous n'étudierons pas les dommages moraux que crée l'alcool dans la famille, dans la société, ni les dommages matériels, les pertes d'argent qu'il occasionne, ni la mortalité due aux accidents en état d'ivresse.

« Fléau redoutable pour l'individu qu'il pousse vers l'asile, l'hôpital ou la prison, l'alcoolisme est pour la société un pesant fardeau. Qui dira jamais les dépenses énormes qu'il met chaque année à la charge de la collectivité pour la création et le fonctionnement de ces différents services ? Qui dira quels capitaux sont chaque année perdus, par suite de chômages, pour l'agriculture et l'industrie nationales, quelle part lui incombe dans la dégénérescence de la race ? les souffrances qu'il enfante, les pleurs qu'il a fait verser ? (1) »

En terminant ce chapitre, transcrivons ici le tableau tracé par Lucien Jacquet, médecin de l'Hôpital Saint-Antoine (2). Il faudrait hélas ! l'assombrir plus encore, si l'on voulait l'appliquer à la Bretagne alcoolique.

« L'alcool remplit la moitié de nos asiles d'aliénés et la presque totalité de nos prisons;

« L'alcool fait le quart ou le tiers de la mortalité générale;

« L'alcool fait la moitié de la tuberculose qui tue annuellement, en France, 150.000 personnes. L'alcoolisme des parents crée la moitié de la mortalité infantile. Enfin, et c'est là un corollaire, l'alcool est le grand pourvoyeur de la souffrance et de la misère humaines; l'alcool est un des facteurs souverains de la douleur mondiale. »

(1) Magnan et Filassier. Alcoolisme et Dégénérescence.

(2) L. Jacquet. L'Alcoolisme et les classes dirigeantes (*La Réforme Sociale*, 16 janvier 1902).

CHAPITRE IV

Les remèdes ; aperçu prophylactique

La nécessité de lutter contre les divers fléaux que nous venons d'examiner est devenue impérative dans tous les pays.

Dans le Finistère, la lutte contre la mortalité infantile a donné, grâce à des mesures hygiéniques et sociales, des résultats indiscutables, mais cependant insuffisants.

Une organisation antituberculeuse remarquable a été créée. Elle comprend, d'une part, *vingt-et-un dispensaires locaux et d'arrondissement* auxquels sont rattachées *vingt consultations volantes*; d'autre part, *deux sanatoriums*, l'un à Guervenan, l'autre à Roscoff; le *sanatorium préventorium* de Pontplaincoët, des *sections d'isolement pour tuberculeux* réparties dans six hôpitaux. Ces divers établissements dispo-

sent d'environ 1.000 lits pour les tuberculeux du Finistère. La *filiale départementale de l'Œuvre Gran-cher* éloigne chaque année un millier d'enfants de la contagion familiale.

Nos seules ressources contre l'aliénation mentale et la criminalité résident, hélas! dans l'asile et dans la prison. Il n'est guère possible d'envisager actuellement la création d'établissements d'hygiène mentale prophylactique.

Il est impossible d'évaluer les sommes que coûtent chaque année au Trésor les hôpitaux, les asiles, les prisons.

Pour notre part, nous estimons que le problème de l'alcoolisme est inséparable des divers problèmes que nous avons étudiés. « Les questions sociales dont la solution inquiète notre époque nous enveloppent : vous ne réussirez pas à les résoudre avant d'avoir vaincu l'alcoolisme » (1).

Pour le peuple Bas-Breton c'est une question de vie ou de mort.

Depuis 1852, année où Magnus Hüss jeta le cri d'alarme, les hygiénistes, les économistes, les politiciens, les philanthropes ont étudié les différentes solutions du problème si complexe, si difficile à résoudre. Nombreux sont les remèdes proposés. Partant de ce principe qu'ils peuvent être appliqués indifféremment à chaque pays avec des chances de succès variables suivant tel ou tel facteur, dont le plus important nous paraît le caractère, le tempérament même

(1) M. Le Jeune, Ministre de Belgique.

de chaque peuple, nous nous contenterons de les énumérer en nous attardant seulement sur ceux qui semblent les plus indiqués en Basse-Bretagne.

Ces remèdes sont d'ordre *législatif*, d'ordre *individuel* ou *moral* et d'ordre *social*.

REMÈDES LÉGISLATIFS. — Les principaux sont :

la *prohibition partielle ou totale* ;

le *monopole de l'Alcool par des Sociétés ou par l'Etat* ;

la *limitation du nombre des débits* ;

l'*élévation des taxes fiscales* ;

la *suppression du privilège des bouilleurs de cru* ;

la *police des débits, l'application rigoureuse des lois sur l'ivresse publique*.

Les deux premières mesures dépassent le cadre de cette étude. Disons seulement que la prohibition des boissons à essences, des similaires de l'absinthe s'impose d'une manière absolue.

La limitation du nombre des débits est à la merci du pouvoir discrétionnaire des maires de chaque commune. A Lyon, Augagneur, député-maire, supprima ainsi 700 débits sur 5.000 en quatre ans. Nous avons cherché à savoir s'il existait, dans le Finistère, des arrêtés municipaux tendant à ce but. A notre connaissance aucun essai de limitation n'a été tenté. Réduire le nombre des débits, c'est restreindre le champ des occasions tentatrices et, partant, diminuer la consommation dans des proportions correspondant aux réductions opérées.

L'élévation des taxes fiscales produit un fléchissement passager de la consommation, mais l'impériosité du besoin d'alcool se fait vite sentir chez le buveur habituel (1). Cependant, nous reconnaissons volontiers que l'alcool ne sera jamais trop cher et que ce moyen est un adjuvant précieux dans la lutte antialcoolique.

La suppression du privilège des bouilleurs de cru, réclamée par tous ceux qu'émeuvent les dangers de l'alcool, est une mesure de première nécessité. Supprimer le privilège, c'est supprimer le « cabaret à domicile ». Ce privilège est immoral, néfaste et désastreux. Il encourage la consommation familiale, crée l'alcoolisme des adultes, des femmes, des jeunes gens en mettant à leur portée un produit impur et combien toxique, favorise la fraude et la consommation clandestine. « C'est la prime à l'empoisonnement et au vol » (2).

La police des débits est inexistante. L'application rigoureuse des lois contre l'ivresse publique doit être exigée, ne serait-ce que pour rendre le sens moral à des populations pour qui l'ivresse n'est plus qu'un fait banal, une « politesse » à rendre à des hôtes accueillants. Appliquer la loi de 1873 dans toute sa rigueur, c'est supprimer « l'ivrognerie, le vice breton ».

(1) Il en est de même pour les tabacs dont la consommation a augmenté après l'élévation des taxes fiscales.

(2) J. Courmont, Ch. Lesieur, A. Rochaix. Précis d'Hygiène.

REMÈDES INDIVIDUELS OU MORAUX. — Ce sont ceux qui dépendent de la volonté propre des individus. C'est l'œuvre tout entière de la propagande antialcoolique exercée par des sociétés ou par des individualités.

En exposant au travailleur les dangers de l'alcoolisme, on devra chercher à le *convaincre* par des faits aidés de raisonnements simples, propres à frapper son bon sens, de façon à l'amener à reconnaître de lui-même que son intérêt à tous égards est de s'éloigner de l'alcool.

Il y a à faire, en somme, sur ce point, l'éducation hygiénique du travailleur, celle de sa volonté.

Chez le paysan, aucun essai de propagande n'a été tenté. Nous reconnaissons que la réalisation pratique en est difficile. Cependant, à l'heure actuelle, une œuvre de grande valeur tend à se développer, l'œuvre du *Cinéma éducateur*, ayant pour but la mise en valeur de la *terre* par la modernisation des méthodes de travail. D'éducation antialcoolique, il n'en est point question. Ce, serait pourtant un merveilleux moyen pour exposer les dangers de l'alcool, détruire les préjugés de l'alcool inoffensif, de l'alcool remède.

L'Union antialcoolique bretonne, dont le siège est à Brest, mène la lutte contre l'alcoolisme chez l'ouvrier. Ses moyens, ses ressources même sont limitées. Les conférences n'ont que de trop rares auditeurs, et ceux-là même étant le plus souvent les convaincus, l'efficacité de ces causeries reste notoirement insuffisante.

Chez le pêcheur existe une œuvre hautement phi-

lanthropique et moralisatrice, à laquelle l'Académie Française attribua, en 1907, le grand prix Monthyon. L'honneur de cette création revient à M. de Thézac, qui institua l'*Abri du Marin*, dont les résultats s'avèrent d'une efficacité remarquable. Une douzaine d'Abris se trouvent échelonnés sur la côte d'Armor, dans les principaux ports de pêche. L'Abri du Marin est, en quelque sorte, un cercle, une maison de famille ouverte à tous les pêcheurs, à la seule condition qu'ils soient inscrits maritimes. Dirigé par un groupe de marins, moitié patrons, moitié matelots élus par leurs collègues du pays, il se compose de deux salles : la grande salle commune, où chacun trouve ses jeux favoris et la salle de lecture avec la bibliothèque abondamment pourvue d'ouvrages d'instruction professionnelle ou de récréation intellectuelle. Cercle populaire, où le marin conserve la même liberté d'allures qu'au cabaret, lieu d'études agréables, l'Abri du Marin n'a pas tardé à attirer la majorité des pêcheurs et, l'exemple aidant, tous ont déserté le cabaret. Reconnaissons qu'ils y entrent parfois, mais ce n'est plus le refuge où le marin restait des heures, des journées entières, dominé par l'irrésistible besoin de boire. Nous souhaiterions voir se développer ces « Abris » bienfaisants, s'ériger même dans chaque commune, dans chaque agglomération, un « Foyer » susceptible de tenir tête aux innombrables cabarets et débits de boisson.

Mentionnons l'action de l'officier à la caserne, de l'instituteur à l'école, du professeur au collège, du clergé dans son milieu et enfin celle de la presse.

REMÈDES SOCIAUX. — L'alcoolisme populaire tient à des causes multiples et profondes, qui prennent leur origine dans les conditions sociales où évolue l'existence du travailleur. Nous avons recherché ces causes et avons émis l'hypothèse que les difficultés d'existence dans un milieu peu favorable étaient à la base de l'étiologie de l'alcoolisme chez un peuple absolument ignorant des dangers qu'il présente. Nous avons esquissé l'évolution du mal et avons constaté la coïncidence de son accroissement et de l'amélioration des conditions sociales. Nous restons persuadé que, dans une seconde phase, le progrès social sera le facteur le plus puissant de lutte antialcoolique. La généralisation des bienfaits de l'instruction, le développement des sports et des jeux en plein air, l'amélioration des conditions d'hygiène, de l'alimentation, la construction de logements spacieux et clairs, tout cela est en voie d'accomplissement. Puisse le temps ne pas être lointain, où chacun pourra trouver en rentrant au domicile familial, un logis salubre et confortable, une alimentation saine, le carré de terre qu'il aura plaisir à mettre en valeur, toutes choses qui l'éloigneront du cabaret dispensateur du poison social : l'alcool.

Conclusions

I. — La Basse-Bretagne, en particulier le département du Finistère, représente, dans toute la France, un *îlot de suralcoolisation intense*. Les habitudes d'intempérance y sont fort anciennes. Le développement de la consommation des boissons alcooliques s'accroît dans des proportions considérables. Le mal s'étend à toutes les classes de la société. Il sévit surtout dans la population maritime et dans la population agricole du Sud du Finistère.

II. — Il faut invoquer à la base de l'étiologie de l'alcoolisme l'ignorance de l'hygiène et l'élément spécial du psychisme du paysan ou du marin breton. L'alcool leur est apparu comme un tonique, un adjuvant, un correctif nécessaire à la vie déprimante qu'ils durent subir, fatalistes et résignés, sur un sol aride, sous un ciel toujours voilé ou dans une lutte inégale avec la mer sauvage. Le progrès social, le développement économique intensif ont fait, il est vrai, diminuer l'isolement physique et moral, mais les occasions de boire sont aussi devenues plus nombreuses. L'ivrognerie s'est transformée en alcoolisme.

III. — Les conséquences de ce fléau se font terriblement sentir.

La *mortalité infantile*, considérable dans le Finistère, atteint le septième de la mortalité générale, alors que la proportion est du dixième environ dans le reste de la France.

La *tuberculose* peu commune il y a un siècle, se répand dans des proportions inquiétantes. 25 à 30 % des décès lui sont dus. Dans la France entière, cette proportion est de 10 à 12 %.

La fréquence de l'*aliénation mentale* traduit de façon plus évidente encore la progression du danger. En 1824, 30 % des cas de folie étaient imputables à l'alcool. En 1923, le chiffre passe à 74 %.

La *criminalité* est, dans la plus grande part, attribuable aux excès alcooliques des criminels et des délinquants.

La déchéance d'une race autrefois forte et valeureuse semble s'accomplir.

IV. — Il importe de combattre par tous les moyens ce véritable danger social. L'application des mesures générales de prophylaxie, en particulier la suppression du privilège des bouilleurs de cru, et la propagande éducative, doit être poursuivie énergiquement. En Basse-Bretagne, où prédominent les milieux maritimes, la création d'Abris du Marin et du Pêcheur paraît être un des moyens les plus efficaces. Ceux qui ont été créés jusqu'ici le démontrent. Mais ils doivent être multipliés, afin que leur efficacité se traduise par des résultats plus étendus. On pourrait créer des

institutions analogues dans les milieux agricoles où n'existe aucune œuvre.

Qu'on affirme la volonté de vaincre le fléau, qu'on mette en œuvre tous les moyens susceptibles de l'arrêter. Nous dénonçons ici l'urgence du péril qui menace le peuple Bas-Breton cependant digne d'un meilleur destin.

<i>Vu :</i>	LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
LE DOYEN,	COURMONT.
JEAN LEPINE.	

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 19 Novembre 1927.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
GHEUSI.

Bibliographie

- BAUDRILLART (H.). — Les populations agricoles de la France, Normandie et Bretagne. Paris, 1885.
- BAUMIER (P.). — Recherches cliniques et expérimentales sur la teneur en alcool du liquide céphalo-rachidien. *Thèse*, Paris, 1921.
- BOUCHARD (Alain). — Les Grandes Chroniques de Bretagne. Paris, 1514.
- BRIZEUX. — Marie.
— Furnez Breiz (Sagesse de Bretagne).
— Les Bretons.
- CAMBRY (J.). — Voyage dans le Finistère. Paris, 1795.
- COURMONT (J.), LESIEUR et ROCHAIX. — Précis d'Hygiène. Paris, 1914.
- COURMONT (P.). — Cours magistral d'hygiène, 1926-1927.
- DUJARDIN (L.). — Basse-Bretagne et Bas-Bretons. Etude d'hygiène. *Thèse*, Montpellier, 1912.
- GALLOUEDEC (L.). — La Bretagne. Paris, 1917.
- GEOFFROY (G.). — La Bretagne. Paris, 1905.
- HARSCOUET DE KERAVEL. — Contribution à l'étude de l'alcoolisme en Bretagne (en Ile-et-Vilaine spécialement). *Thèse*, Paris, 1908.
- JACQUET (L.). — L'alcool. *Préface de G. Clemenceau*. Paris, 1912.
- JACQUET (Lucien). — Alcool, maladie, mort. Rapport sur l'alcoolisme dans les hôpitaux parisiens. Paris, 1900.

- L'alcoolisme et les classes dirigeantes. Conférence donnée à Paris le 19 novembre 1901. *La Réforme sociale*, 16 janvier 1902.
- KANO (Yves). — Les populations bretonnes, 1886.
- LABBÉ (M.). — Etat actuel de l'alcoolisme en France. *Revue d'hygiène*, janvier 1927.
- LAGRIFFE (L.). — Considérations sur quelques documents concernant l'alcoolisme dans le Finistère (1826-1906). *Annales médico-psychologiques*, août-septembre 1912.
- Le bilan de 80 ans d'alcoolisme en Basse-Bretagne. *Annales d'anthropologie criminelle*, 1912.
- LE BAIL (A.). — Le Finistère agricole. *Thèse de droit*, Paris, 1925.
- LE BRAZ (A.). — La Bretagne (Les provinces françaises). Paris, 1925.
- Au pays des Pardons.
- LE GOFFIC (C.). — L'âme bretonne (4 vol.). Paris, 1910.
- LEGRAIN et SEYRIER (F.). — La consommation de l'alcool en France pour 1904. *Annales antialcooliques*, août 1905.
- LE GUYADER (F.). — La chanson du cidre.
- LOTI (P.). — Mon frère Yves.
- MAGNAN et FILASSIER. — Alcoolisme et dégénérescence.
- MARTIN (Et.). — Cours magistral de médecine légale, 1926-1927.
- MAUPASSANT (G. de). — Le baptême.
- MÉVEL (J.). — Contribution à l'étude de l'alcoolisme chez le marin breton. *Thèse*, Paris, 1900.
- MICHELET. — La mer.
- Notre France.
- NICOLE. — Lettres à Mlle de Fonpertuis.
- OGÈNE (L.). — Géographie du département du Finistère.
- PALAU (L.). — Contribution à l'étude de la tuberculose pulmonaire en Armor, chez la population maritime. *Thèse*, Paris, 1921.
- PLATEAU (J.-L.). — Les conditions des lépreux et de leurs descendants en Bretagne. Rennes, 1909.
- RENAN. — La poésie des races celtiques.

SÉE (H.). — Les classes rurales en Bretagne au moyen âge.

Annales de Bretagne, 1896.

SOUVESTRE (E.). — Le Finistère en 1836. Brest, 1838.

— Les derniers Bretons. Paris, 1854.

TARLÉ (G.). — De l'hygiène du paysan en Bretagne. *Thèse*,
Montpellier, 1911.

VALLAUX (C.). — La Basse-Bretagne. Paris, 1906.

Rapports du Conseil général du Finistère, 1924, 1925, 1926.

Statistique de l'Administration des Contributions Indirectes.

Annuaire statistique de la France.

Rapport sur la statistique de la France, 1913.

TABLE DES MATIERES

Introduction.....	9
<i>Chapitre premier.</i> — Etat actuel de l'alcoolisme : Consommation d'alcool. — Des boissons consommées — De l'alcoolisme dans les différentes classes sociales.....	15
<i>Chapitre II.</i> — Les causes : Les conditions d'exis- tence. — Le psychisme du paysan, du marin breton. — Genèse et évolution de l'alcoo- lisme.....	35
<i>Chapitre III.</i> — Les conséquences : Alcoolisme et et mortalité infantile. — Alcoolisme et tuber- culose. — Alcoolisme et aliénation mentale. Alcoolisme et criminalité.....	43
<i>Chapitre IV.</i> — Les remèdes : Aperçu prophylac- tique. — Remèdes législatifs. — Remèdes individuels ou moraux. — Remèdes sociaux.	55
Conclusions.....	63
Bibliographie	67
